



Rédaction : 68, rue de la Chaussée d'Antin - PARIS (9^{ème})

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

C'est le 11 janvier 1948 qu'aura lieu à la Maison des Amicales, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9^e), notre assemblée générale annuelle. Nous vous invitons à venir nombreux afin que nous montrions la vitalité de notre association; vous trouverez des camarades avec qui vous aurez l'occasion de boire le « verre de l'amitié » au club du Bouthéon; vous pourrez donner votre opinion sur notre activité, faire les suggestions que vous jugerez utiles et aussi vous inscrire pour participer aux travaux du bureau que vous élirez par la suite.

Notre dévoué trésorier, Robert TARIN, vous fera un compte rendu détaillé de notre gestion financière; il vous dira quels sont

les sacrifices immenses que nous avons consentis à nos camarades nécessiteux; il vous expliquera comment nous avons employé les fonds que vos cotisations nous ont fournis.

Le secrétaire, Roger GAUBERT, vous lira son rapport moral concernant ce que nous avons fait et ce que nous comptons faire. Sachez que notre rôle n'est pas terminé; nous recevons encore de nombreuses demandes de secours et nous n'avons

qu'une chose à déplorer: c'est que nos finances soient dans un état relativement mauvais.

Enfin, il sera nécessaire de procéder à l'élection du nouveau bureau. Nous serions heureux que des camarades acceptent soit de nous remplacer, soit de nous aider.

Donc, mes camarades, nous comptons sur votre présence. Venez nombreux, montrez que la camaraderie subsiste et que vous êtes prêts à donner une belle preuve de solidarité.

Notre amicale doit vivre et elle ne peut vivre que grâce à vous. Donnez-lui de la vitalité en montrant que vous ne vous désintéressez pas d'elle.

R. GAUBERT

LE BUREAU DE L'AMICALE
présente ses meilleurs vœux
à tous ses adhérents et leurs familles
et les prie de
ne pas oublier que

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
ANNUELLE

aura lieu

le 11 JANVIER 1948

à 10^h du matin

à la MAISON DES AMICALES
68, rue de la Chaussée d'Antin (9^e)

ORDRE DU JOUR:

Rapport moral
Compte-rendu financier
Renouvellement du bureau



FOL PRES 402

L'OPINION DE VALRIVIÈRE

"A propos d'un autre livre"

Michaud vient de lire Les Grandes Vacances. Il tique un peu, et je suis tout à fait de son avis sur cette œuvre à la gloire exclusive de son auteur. Ambrière peut aujourd'hui avec satisfaction considérer ses chevilles, elles doivent être d'une jolie grosseur et je suis persuadé qu'il saura tout seul en entretenir la rondeur. Aussi ne parlerai-je pas de lui.

Les Grandes Vacances sont restées sur l'estomac de Michaud — possible — mais que serait-il arrivé, s'il avait lu Evadé d'Allemagne, de Georges Herment, édité chez Grasset.

Cet aimable auteur, ex-pensionnaire du II C, à n'en pas douter, ne manque pas de talent, et a su développer sur quelque trois cents pages, le récit de ses deux évasions dont la seconde, seule, a été couronnée de succès. Ce dont je suis le premier à le féliciter, et même à l'admirer pour les qualités dont il a fait preuve : cran dans l'exécution, ténacité et méthode.

Malheureusement, cette impression est fâcheusement gâchée par quelques paragraphes pour le moins désobligeants, relevés au cours de cette lecture, dont je lui laisse toute la responsabilité et que je vais reproduire intégralement ici.

Le premier a trait à ses impressions particulières lorsqu'il passa au camp après sa première tentative manquée.

« En dehors d'un noyau réduit, l'atmosphère du camp était sinistre ; les prisonniers semblaient marcher sur des œufs de peur de détraquer, en quelque gîte insoupçonné, le mécanisme de combinaisons savantes en vue d'une hypothétique libération « Nach Frankreich » ; la consigne était silence et collaboration suivie d'une œillade qui en disait long sur ce qu'on entendait, bien sûr, par ce dernier mot.

« A nous qui venions de respirer l'air libre du large, cet état d'esprit devint vite intolérable. Plus que jamais nous pesions nos paroles. Comme sans raison apparente on nous changeait de baraquement presque tous les jours, nous avions des ennemis parlouf (sic) ; les discussions manquaient bien souvent de se terminer en pugilat. De toute évidence, les prisonniers des kommandos avaient une mentalité bien différente de ceux du camp ; en tant qu'évadés, nous faisons ici, figure d'ennemis. Ce fait n'a rien d'extraordinaire, puisque sur d'autres plans, il en est ainsi dans la vie courante. Mais il nous tardait de rentrer en prison, pour nous reposer un peu dans la solitude du contact de ces épaves désagrégées. »

Voilà, ni plus ni moins, on n'est pas plus aimable. Vous avez bien lu, camarades du camp, nous étions des épaves désagrégées, ennemis résolus et déclarés de tout évadé, et notre contact était indésirable, presque répugnant.

Ce n'est pas tout, je relève plus loin :

« Nous ne nous attarderons pas plus longtemps sur les charmes de la vie du camp. Tous les bruits de propagande qui ont circulé à ce sujet ; théâtre, soirées récréatives, orchestre, etc. ne sont justes que dans la proportion où l'on n'en oublie pas les revers : poux, fouilles, coups, brimades. L'œil d'un Français n'est évidemment pas l'œil d'un bourgeois, et là où un Français ne saurait accepter un bien-être qu'il n'a pas lui-même choisi, le bourgeois peut aller jusqu'à s'accommoder de la misère qu'on lui a de force improvisée. »

Le paragraphe est plus savant ; le camarade Herment fait une distinction subtile entre le Français et le bourgeois, sans malheureusement spécifier de quelle nationalité pouvait bien être ce dernier. Pour lui, les Français (dont il était) ne pouvaient s'accommoder d'une situation obligatoirement imposée.

Par contre, les bourgeois (dont nous étions) apatrides, veules et sans caractère, pouvions facilement nous adapter à cette vie misérable et larvaire.

De vrais hommes comprendront cela dit-il. Hélas ! je n'en suis probablement pas un, car j'avoue humblement ne rien saisir à son raisonnement. Je serais même fort aise, si, sur ce point, il condescendait à éclairer ma lanterne, et par la même occasion peut-être nous expliquerait-il dans quelle catégorie il faudrait placer les prisonniers des kommandos, qui ont supporté stoïquement leur captivité sans risquer l'évasion. En effet, non seulement, comme au camp, ils avaient des distractions dirigées, avec en compensation des poux, des fouilles et des brimades, mais ils avaient encore les travaux forcés. Quel qualificatif l'hermétique Herment va-t-il donner à ces malheureux ?

Sautons pour terminer à la page 227, et lisons :

« Comme je l'ai souvent remarqué, l'homme arrive à s'embourgeoiser même dans la pire misère. Il s'accoutume aux poux et à la vermine

tant au physique qu'au moral. Cela paraît inconcevable et ce n'est qu'un fait. Pour rien au monde, je ne pouvais consentir à devenir semblable aux malheureux spécimens côtoyés au camp de Greifswald, se faisant saigner l'imagination, à coup de rêves inraisemblables et organisant leur train de vie, entre deux colis venus de France, entre deux dimanches, entre deux lettres à écrire, entre l'appel du matin et celui du soir, enterrés volontaires dans le tombeau de la résignation.

« Si parmi eux se trouvaient quelques forts dont la résignation était l'héroïque, la vraie, celle qui fait vivre et donne du souffle — non celle qui dissimule aux autres et à soi-même, la si confortable lâcheté — je ne pouvais à mon grand regret faire autre chose que de leur tirer mon chapeau avant de partir. »

Entre nous, un chapeau de « bourgeois », peut-être... bien que ce personnage essoufflé et démodé ne paraisse pas être très en faveur auprès de notre auteur de temps en temps en mal d'obscurités considérations philosophiques et d'images de Grand Guignol. « Le tombeau de l'indifférence », vous rendez-vous compte ? Pourquoi pas la toiture de l'oubli bordée de la gouttière de l'indifférence...

Quoi qu'il en soit, il partit et réussit, donnant ainsi une preuve éclatante de la justesse de sa théorie. Mais est-ce là une raison suffisante, pour qu'aujourd'hui, il s'en fasse orgueilleusement « claquer le bec » et « dindonner le jabot » comme nous disions là-bas, reniant de tout son mépris les pauvres bougres des camps et kommandos, restés à croupir dans leur misère ? Ne prétendrait-il pas pour un peu, qu'après tout, ils n'ont eu que ce qu'ils méritaient !

Qu'il ait joué sa carte, et gagné et en soit fier, d'accord, mais un peu d'aménité ne nuirait pas à sa prose. Lisant ces lignes, au ton tranchant et définitif, je ne peux que déplorer de ne pas voir le camarade

13 MARS 1948 Une nouvelle date à retenir et à nous réserver

Au Moulin de la Galette

Grand Bal de Nuit

de 21 heures à l'aube

organisé par tous les Stalags du Wehrkreis II dont le II C.

Venez-y nombreux.

Merci.

Herment faire preuve de plus de charité et de clairvoyance, à l'égard des « épaves désagrégées » et des « bourgeois » amorphes dont il eut un jour à subir l'odieux contact. Ces « ennemis » étaient pourtant pour la plupart d'anciens travailleurs de kommandos comme lui.

Un séjour plus prolongé au camp, un peu de psychologie — il n'en manque pas, mais à son usage personnel, si l'on en juge par son livre, dans lequel il s'analyse si minutieusement avec tant de complaisance — lui auraient peut-être permis de déceler les véritables sentiments et la vraie nature de ceux qui, comme lui, eurent le triste privilège de passer au II C, si sa conscience « d'homme fort » ne lui avait pas interdit toutes fréquentations, et tout commerce familial. Mais il a préféré rester farouchement seul avec ses préjugés, son idée fixe et ses méthodes.

Il se serait peut-être rendu compte qu'il n'était pas le seul à être resté viril et énergique et que dans ces « épaves » entrevues, la vie était autre chose qu'un tout petit et fragile lumignon. Il ne monopolisait pas seul, le désir et la volonté continue d'échapper aux douceurs de la captivité et il aurait dû tenir compte que tout le monde comme lui n'avait pas la chance, en cas de réussite, de pouvoir être accueilli en zone libre, que des camarades en stalag frontalier, ne pouvaient pas penser comme ceux d'un stalag perdu sur la Baltique, que des méthodes d'évasion acceptables pour certains camps pouvaient sembler folles et irréalisables pour d'autres, et qu'en conséquence il appartenait à chacun de choisir sa route et les moyens de la parcourir.

Reconnaissons que dans notre camp, les évasions « par la bande », si je puis m'exprimer ainsi, pour être moins spectaculaires ont donné des résultats supérieurs au moyen direct qu'il a préféré. Bien entendu, je ne veux parler que des départs obtenus par des moyens légaux et corrects et non de ceux dont le moins que l'on puisse en dire, restèrent toujours ténébreux et critiquables. Si Herment avait compris cet état d'esprit, peut-être aurait-il aujourd'hui plus d'indulgence pour les tristes et résignés « enterrés volontaires ».

(Suite page 4.)

Le Président s'adresse à vous

1945-1948



Pour la nouvelle année, faut-il comme il est de coutume, oublier le passé et faire des vœux pour que l'année qui vient accomplisse ce miracle, que tous nos désirs soient comblés et que désormais nous puissions aller dans la vie, heureux pour l'avenir ?

Impossible, car en 1948 il faudra encore lutter pour l'existence et peut-être plus qu'au cours des années précédentes.

Faisons le point depuis notre libération ; que demandions-nous ? Comme P. G., un petit pécule nous dédommageant des cinq années de misères que nous avions subies pendant que beaucoup de Français arrondissaient le leur en toute quiétude, la reconnaissance du titre d'anciens combattants et l'attribution de la carte, la même que celle de nos aînés de 14-18, et enfin que la présomption de maladies contractées en captivité soit prolongée. Comme citoyens, le droit de pouvoir manger et vivre décemment grâce à un travail honorable.

Qu'avons-nous obtenu ? Comme ex-P. G., rien : on nous a fait beaucoup de promesses mais nous attendons toujours la réalisation de celles que nous ont faites quatre ministères successifs.

Comme citoyens, nous devons nous contenter d'une ration de pain de 200 gr., ration plus petite qu'au stalag et aussi revenir à la portion congrue, que l'on croyait ne plus connaître à la libération ; après le rationnement par le système des tickets nous allons vers le rationnement par l'argent, beaucoup plus injuste et de plus en plus le travail honorable ne nourrit plus son homme.

Est-ce là la République que nous espérons derrière les barbelés ? Non, c'est une caricature de celle que nous avons quittée en 1939 et pourtant, avant la guerre, personne n'était content de son sort, mais par moments comme elle nous semblait belle !

Enfin venons-en à l'Amicale ; 1947 nous a-t-elle apporté tout ce que nous espérions et 1948 sera-t-elle l'année qui verra se réaliser cette grande amicale où tous les anciens du II C, unis, reformeront cette grande famille créée dans la misère des barbelés ? Ne nous faisons pas d'illusions : 1947 a vu la défection d'un certain nombre d'entre nous et je crois que ce n'est pas encore en 1948 que nous verrons le grand rassemblement que nous souhaitons.

Pourtant il faut que ce rassemblement se fasse au plus tôt, car il s'agit de lutter pour obtenir nos justes revendications et seule l'union fera ce miracle.

C'est à vous tous, anciens du II-C et à vous aussi fidèles soutiens de l'Amicale à qui nous devons d'avoir pu dépanner des dizaines de camarades et d'avoir fait de l'Amicale ce qu'elle est actuellement, que je m'adresse : il faut en 1948 se serrer les coudes et rassembler le plus grand nombre possible d'adhérents pour pouvoir faire admettre que nos revendications sont justes ; nous ne serons forts que lorsque nous serons parfaitement unis.

Pour 1948, un seul moyen, l'Union.

Charles DAMET.

BAVARDONS UN PEU

Dans mon premier article paru dans le N° 13, j'ai parlé de la nécessité d'augmenter le nombre de nos adhérents et suggéré à tous les camarades de fouiller dans leurs archives personnelles pour retrouver les adresses de tous ceux qu'ils ont connus au cours de leurs pérégrinations d'un commando à l'autre. Je demandais également des articles pour notre journal. Le résultat a dépassé mes prévisions les plus optimistes et me fait espérer que d'autres camarades suivront l'exemple de Aversencq, Bories, Coilliaux, Cresta, Dubois, Forgeois, l'abbé Hubert, Lauvaux, Mestraud, Quinson et Vétillart, grâce auxquels nous nous sommes vus en possession de plusieurs listes d'adresses, certaines même très importantes, de sorte que le tirage du N° 14 s'est révélé insuffisant et il ne nous a pas été possible de l'envoyer à tous. Nous avons pris nos dispositions cette fois-ci et le N° 15 nous fera connaître à tous ces nouveaux. Je remercie donc tous ceux qui ont répondu à mon appel en nous faisant parvenir des adresses, ainsi que Valrivière qui nous a envoyé son premier article (il n'y a que le premier pas qui coûte) et Lauvaux dont nous publions la lettre.

D'autres viendront bientôt grossir la liste des noms que je donne ici. Je suis certain que plusieurs d'entre vous ont des sujets d'articles, mais sous prétexte que le temps leur manque ou qu'ils n'ont pas de dispositions pour devenir écrivains et ne veulent pas risquer la critique, ils préfèrent s'abstenir. Ont-ils raison ? Non, naturellement. Le temps est aussi précieux pour vous que pour nous mais l'idée de l'Amicale

est belle et vaut bien qu'on lui consacre quelques heures par semaine ou tout au moins par an. Quant au « style écrivain », n'oubliez pas que nous sommes « entre camarades » et que nous ne prétendons pas devenir des académiciens ; nous ne cherchons qu'à maintenir les liens de camaraderie et d'entraide nés en captivité et à les rendre encore plus solides. Plus nous serons nombreux à participer à l'élaboration de notre bulletin, plus il sera vivant et mieux il jouera son rôle de lien.

Écrivez ce que vous pensez, ce que vous ressentez et si par hasard quelque chose « cloche » dans votre style, qu'à cela ne tienne, la Providence nous a donné un correcteur qui se double même, à l'occasion, d'un censeur. Faites donc revivre pour vos camarades quelques souvenirs amusants ou qui rappellent les moments qui s'estompent peut-être déjà dans certaines mémoires et font oublier même la fraternité qui régnait chez nous, dans les commandos et à Greifswald. Notre ami Pilla, dont vous lirez par ailleurs le commencement des souvenirs d'évadé, affirme que c'est du IIC qu'il a gardé la meilleure impression parmi les 7 ou 8 stalags qu'il a connus. Nous devons être fiers de cette opinion et la mettre en valeur chaque fois que nous le pouvons. Cela me fait penser que j'aurai à vous raconter, un jour, une aventure qui a failli mal tourner pour moi ; c'est grâce à tous mes camarades qui ont pris ma défense que j'ai pu, après avoir reçu les excuses de la Gestapo, profiter de ma condition de A. U. pour rentrer en France avec d'autres malades. Le 25 décembre 1941 vers 7 heures du soir je rentrais chez moi : c'était, depuis trois ans, le premier Noël que je passais parmi les miens. Au lieu d'écrire cet article j'aurais dû vous raconter cette aventure qui aurait pu constituer

un joli conte de Noël et aurait été de circonstance dans ce numéro. J'avoue que j'ai manqué là une belle occasion. Tant pis pour moi ! Je n'ai plus le temps de faire un autre papier et vous serez obligés de vous contenter de celui-là. Tant pis pour vous !

B. MICHAUD.

REMERCIEMENTS

Parmi ceux qui nous ont envoyé des listes d'adresses de camarades, nous sommes heureux de remercier :

Henri COILLIAUX, 138, rue Nationale, Tourcoing (Nord).

Robert FORGEOIS, 7, rue des Parclairs, Le Perreux (Seine).

Jules LAUVAUX, 1, rue du Ponceau, Boussois (Nord).

Avec celles que nous ont envoyées : l'abbé Henri HUBERT, Gérard MESTRAUD, Gaston QUINSON, J. CRESTA, Michel VÉTILLART, Bernard DUBOIS, Gabriel BORIES, Jean AVERSENCO, nous avons pu enrichir notre fichier d'au moins 500 nouveaux noms.

A tous ces camarades nous avons envoyé ou nous enverrons le bulletin de l'Amicale (soit le numéro 14, soit celui-ci, n° 15).

Espérons que nous obtiendrons un assez grand nombre de nouveaux adhérents et que, par voie de conséquence, notre caisse grossira dans de notables proportions.

Ainsi, chers camarades cités plus haut, votre effort n'aura pas été vain et une belle œuvre sera poursuivie.

Encore une fois, merci.

LE BUREAU.

LES NOMADES

“ Souvenirs de captivité et évasions ”

par Georges PILLA

PREMIERS CONTACTS

Cette fois, ça y est !... Depuis quelques jours, pourtant, nous sentions que quelque chose de grave allait se passer. Mais tout de même, cela est arrivé si vite que nous avons à peine eu le temps de réaliser.

Il y a quinze jours, sur nos positions d'Alsace, quelqu'un, fût-ce le général Gamelin lui-même, nous eût dit que nous allions être bientôt prisonniers, n'eût rencontré que des esprits sceptiques et eût vu nos visages s'éclairer d'un mince sourire ironique. Comme tout le monde, à l'époque, nous croyions fermement à la force de l'armée française et non seulement le mot « défaite » était exclu de notre vocabulaire, mais l'idée qu'il représenterait n'effleurait même pas notre pensée. Pendant l'avance rapide des troupes allemandes à travers le pays, le même optimisme inébranlable ne nous abandonnait pas. Nous étions persuadés que les Boches seraient stoppés quelque part ; puisque la ligne de défense de la frontière belge se révélait insuffisante, la Somme serait un obstacle infranchissable, puis la Seine ne pourrait pas être traversée : en somme, nous attendions une troisième victoire « de la Marne » sur une position quelconque.

Toutefois, lors de la capitulation de Paris, nous commençâmes à voir les choses en face. Je suis Parisien et c'est avec une amère déception que j'appris cette nouvelle : « les bottes teutonnes martèlent nos Champs-Élysées, les chants tudesques outragent les oreilles de nos compatriotes et choquent les échos de notre chère capitale, nos trésors artistiques et nos biens sont à « leur » disposition ». Ces pensées m'étaient intolérables. Brusquement, nous comprîmes : on nous avait trompés ; nous n'étions donc pas « les plus forts ». D'ailleurs il suffisait de constater l'absence de chars et d'avions pour être fixé sur ce point.

Le 14 juin, nous quittons précipitamment nos positions de Soultz-les-Bains pour nous replier sur les Vosges. Nous devons y rester par la force des choses. Nous cantonnons dans un village, Saulcy-sur-Meurthe, près de Saint-Dié, où nous devons attendre un nouvel ordre de repli qui n'arrivera d'ailleurs jamais. Dès lors, nous n'avons plus qu'à jouer une formidable partie de cache-cache pour échapper à la captivité. Affectés à une unité de D. C. A., arme nullement destinée au combat en rase campagne (nous n'avons, je crois, qu'un fusil pour quatre ou cinq hommes) ; une seule solution s'impose : l'évitement de tout contact avec l'ennemi.

Je n'ignore pas les critiques formulées sur la D. C. A. durant la guerre 39-40 ; c'est pourquoi, je me fais un devoir de mettre les choses au point, tout au moins en ce qui concerne mon groupe. Les trois batteries ont tiré jusqu'à leurs derniers obus avant de faire sauter les pièces ; l'une d'elles, la 155^e, laissa plusieurs morts sur le terrain à Saales au cours d'un bombardement. Nous-mêmes, à l'état-major, fûmes mitraillés et ripostâmes... à coups de fusils.

Donc, pour échapper aux Allemands, nous cantonnons successivement à Entre-Deux-Eaux, puis à Laittres. A Senones, nous perdons une partie de notre colonne, dont le commandant ; des combats se déroulant dans cette ville, nous retournons à Laittres. Comme tout espoir de passer est perdu, il ne nous reste plus qu'à attendre un dénouement qui nous semble inéluctable. C'en est fait : nous allons être pris. En « les » attendant, je brise à coups de masse tout le matériel de transmissions dont je suis responsable ; je pousse même le scrupule jusqu'à enterrer la masse. Moins solide que Durandal, mon fusil termine sa carrière contre un arbre. Les camarades agissent de même avec le matériel qu'ils ont en compte.

Enfin, « ils » viennent nous cueillir bien gentiment et sans histoires, le 23 juin. Un beau dimanche !... Une voiture légère transportant deux sous-

officiers et escortée d'une compagnie d'infanterie, entre dans le village. Après une courte conversation entre notre capitaine et l'un des sous-officiers, nous recevons l'ordre d'embarquer dans nos voitures. Comme j'aurais préféré partir à pied après avoir détruit nos autos !... Ce que j'éprouve à ce moment c'est une immense humiliation mêlée à une colère intense : être à la merci de ces gens-là, ne pouvoir rien dire, ni faire !...

Je suis placé à l'arrière de la voiture-radio avec un camarade, Roger Métails. A l'avant, dans la cabine, se trouvent le chauffeur et un soldat allemand. Dès le départ, le chauffeur entreprend de saouler le « chleuh » ; malgré tout, il faut bien rire un peu. Pour moi, la situation est plus délicate. La voiture où je suis est l'avant-dernière de la colonne, celle qui ferme la marche étant occupée par un sous-officier allemand et un sergent de notre état-major, un petit juif alsacien qui tremble comme une feuille (on le comprend un peu d'ailleurs). A chaque arrêt — et il y en a — ma voiture n'ayant pas de bons freins, je suis obligé de descendre pour caler les roues ; le sous-officier boche qui vient derrière s'imagine sans doute que je cherche à me sauver car il me déverse dans les oreilles un torrent de hurlements tout en faisant avec sa mitrailleuse, dans ma direction, des mouvements inquiétants : il est assez désagréable de s'attendre à chaque instant à être transformé en passoire. Je suis d'autant moins rassuré que mon « Frisou » est plutôt affligé d'une gueule de bouledogue que paré d'un gentil minois. Avec de grands gestes, je cherche à lui faire comprendre la nécessité de mes actions répétées ; quant au juif alsacien, je renonce à lui demander de me servir d'interprète : je crois qu'il donnerait cher pour devenir subitement invisible.

Enfin, Senones, terme d'un voyage un peu trop épineux pour moi, est atteint. Le terrain de football du pays nous reçoit. Il y a déjà là quelque deux mille prisonniers ramassés dans la région. Dans le fond du stade, un immense écriteau : « Toute tentative d'évasion sera punie de mort » s'impose à la vue. Ça promet ! Et avec ça, la pluie commence à tomber. Nous fabriquons une tente avec nos fameuses pèlerines contre l'ypérite, théoriquement imperméables mais pratiquement inutilisables. Evidemment, la tente à peine terminée, un ordre circule : nous devons partir pour Raon-l'Étape. Cette fois-ci nous voyagerons à pied et en colonne. Sans regrets nous abandonnons notre tente qui, d'ailleurs, sous la pluie, commence à se transformer en pâte à papier. A la sortie du stade, les habitants de Senones nous regardent défilier et font leur possible pour nous

Appel à tous

A l'occasion de la fête que nous donnons le 13 mars au Moulin de la Galette, en collaboration avec les autres stalags du Wehrkreis II, nous serions heureux de pouvoir organiser une tombola qui nous rapporterait quelque argent. A cet effet, nous vous demandons instamment de nous envoyer des lots dans la mesure du possible. Tout sera accepté, depuis le plus petit bibelot jusqu'à l'objet de la plus grande valeur. On nous a déjà offert des glaces, des bronzes, un bon de cinq litres d'essence. Nous espérons que la liste sera longue lorsque tout le monde aura fait un effort.

D'avance, nous remercions infiniment tous ceux qui jugent que l'Amicale doit vivre et surtout poursuivre son œuvre.

Charles DAMET.

L'OPINION DE VALRIVIÈRE

(Suite.)

Mais à quoi bon, il est trop tard, Herment ne peut revenir sur une opinion aussi solidement établie, tout comme il ne pouvait revenir en arrière lorsqu'il a franchi les barbelés. Hors son raid victorieux, tout n'est que « foutaise » et « roupie de sansonnet ». Continuant sa brillante démonstration, qu'il exploite maintenant financièrement s'il lui plaît, la gloire de son heureuse réussite, mais qu'il se rende compte qu'il la doit pour une grosse part précisément à l'apparente passivité de ses camarades qui — involontairement il est vrai — ont contribué ainsi au succès du petit nombre de ceux qui, comme lui, tentèrent la grande aventure.

Tout cela dit sans vouloir dénigrer qui que ce soit, mais simplement pour une petite mise au point qui paraissait indispensable. On ne prend pas comme tremplin le dos des camarades restés en captivité.

Jacques VALRIVIÈRE.

UNE AUTRE LETTRE

Chers camarades,

J'ai pris en très haute considération le petit article de ce cher HUBERT (notre ex-aumônier de Stettin-Nordenham) et son rappel de « l'esprit prisonnier » a secoué ma torpeur : j'ai fouillé dans le palais de mes souvenirs pour la confection d'une liste d'adresses, que j'ai appuyée d'une obole... L'appel de ce dévoué camarade ne restera pas vain et, ce que dit le poète :

« Dans le pays des sourds, j'ai promené ma lyre » ne sera pas. Je lui demande que sa plume alerte n'oublie pas notre journal. De mon côté, je me propose d'y apporter ma faible contribution par quelques notes gaies. Je ne conçois d'ailleurs que l'évocation de bons souvenirs de franche camaraderie, connus là-bas, sous le mirador du Grand Reich (!!) où la morgue allemande s'émoissait sur notre moral. Je ferme les yeux... quatre ans en arrière... et, muni de mes bagages hétéroclites (en vrai romano-commis-voyageur, type « gefang », quoi!), flanqué de mon ange gardien casqué, je suis « muté » à la chambre 7, baraque 1 à Stettin-Bredow. J'écris « muté », lisez plutôt « limogé » : j'en suis à mon cinquième stalag, à mon neuvième kommando pour ne pas avoir compris l'Ordre nouveau et le « Zusammen-Arbeit », (évasions, « arbeitslos », refus de transformation et ex-« vertrauensman » indésirable) aux yeux des « verts-de-gris ».

Je revois ma chambre : 8 lits à étages, 2 tables, 4 bancs, 1 poêle, sans oublier les lampes-réchauds au mazout. Dois-je signaler ici les colonnes blindées de punaises qui nous assaillaient dès l'obscurité venue, malgré les contre-attaques des chalmesaux maniés par les trois Belges de la chambre ?

Je vous reconnais tous, malgré la jumée âcre des réchauds pour la popote du soir ; vos visages sont voilés par le halo du recul des années, mais j'entends vos éclats de voix, vos boutades bien françaises.

Je vous revois tous... LANCIAUX, de Dun-

kerque, un garçon « râlant » sans cesse, aux réparties de pince-sans-rire ; recordman de la visite, promenant toujours et sa voix grassoyante et son calme nordique et... son bras en écharpe, toujours le même, victime d'un éternel « macadam » (blessure ? brûlure volontaire ?) dont j'ai cru cependant trouver la formule : margarine à l'ail sur brûlure provoquée par cataplasme de créosote.

BEHETY Bernard, dit « le baron du Tranchant de l'Epée » ; expert prestidigitateur et roi de la « pomme » ; n'arrivait plus à passer le portillon du kommando à son retour de corvée en ville ; vous escamotait aussi bien le rutabaga que douze litres de « schnapps » ou une machine Singer (attention à lui s'il vient à l'Amicale surtout s'il possède encore sa capote de mandarin transformée en fourre-tout pour les besoins de la cause) ; s'il ne s'était pas arrêté, il en serait certainement aux « Dodge » ou aux « Rolls Royce » (sans rancune, n'est-ce pas, Béhety ?).

POMPIDOR Jacques, gendarme à pied, de Perpignan ; cheval récupéré en 1945 lors de l'avance russe ; âme taciturne, dévoué, « gratiant » en artiste son violon. Merci, Pompidor, pour les bonnes soirées que tu nous as fait passer ; j'entends encore l'écho des vallons de tes chères Pyrénées, il chante encore en moi en une douce et évocatrice complainte.

DURIOT René, célibataire que je croyais endurci, dit « le Chef », charmant garçon mais à esprit un peu chatouilleux qu'il savait si bien racheter par sa serviabilité et sa gentillesse ; s'est marié cette année et je me fais ici l'interprète de la chambre 7 en lui présentant à nouveau nos meilleurs vœux de bonheur et tout et tout ; inventeur du fameuse bec pour réchauds à gaz-oil qui empestaient autant que les autres mais consommaient moins.

GOUSSE Hubert, grand caïd dans la boîte jambon « Olida » ; sous un dehors froid, cachait une âme dévouée, un grand cœur d'homme ; grand merci, Gousse, pour les notes gaies apportées là-bas lors

réconforter. Une jeune et jolie fille s'étant apitoyée sur notre sort, je lui réponds que nous serions certainement mieux près d'elle et de ses amies mais que pour l'instant nous nous contenterions d'un baiser en passant. Un baiser nous est effectivement donné sous l'œil ahuri des sentinelles boches. Je devrai attendre trois ans pour en recevoir un autre.

Enfin, nous voilà sur la route sous une pluie battante, chargés de nos bagages et ruminant, pour la plupart, de sombres pensées. Pour ma part, je ris, d'un rire un peu forcé, mais je ne voudrais pour rien au monde montrer aux nombreux soldats allemands qui nous croisent que tous les soldats français sont abattus. Je me permets même de goguenarder de temps à autre et de « mettre en boîte » quelques « Frisés ». (J'ai la partie belle, ils ne comprennent pas). Chacun réagit suivant sa mentalité ; Gio, le sous-off, est optimiste : il croit à une libération presque immédiate ; par contre, Roger Métais est complètement anéanti : il entrevoit le pire au cours d'une captivité qui ne finira jamais ; (un disciple de Nostadamus capturé au début de la guerre de Cent Ans ne pouvait pas avoir des pensées plus moroses que les siennes) ; des yeux de Hassenfratz, un Alsacien, j'ai vu couler quelques larmes amères.

A la nuit, après quinze kilomètres sous la pluie, nous arrivons à Raon-l'Étape. Le terrain de sports de cette ville (décidément on doit nous prendre pour des fervents de la vie au grand air) est destiné à nous recevoir ; comme il est déjà archi-plein nous sommes contraints de dormir dans l'herbe mouillée d'un pré qui est plutôt un marécage. J'ai heureusement une couverture que je partage avec un camarade. Et nous nous endormons après avoir mangé une boîte de pâté sans pain.

Le lendemain, au réveil, grand branle-bas : il y a des départs pour une destination inconnue et nous attendons que le stade se vide pour le remplir à nouveau. Cette opération se fait sans trop de difficultés. On nous distribue un morceau de pain et de la margarine. La plupart des prisonniers se sont construits des abris avec tout ce qu'ils ont pu trouver : bâches, sacs, etc. Les privilégiés ont une toile imperméable. Notre petit groupe se bâtit une espèce de tente arabe avec des capotes et du linge. Nous faisons aussi l'inventaire de nos vivres : quelques boîtes de conserves. C'est maigre et les jours à venir nous paraissent dénués d'agrément.

N'ayant plus rien à faire, nous passons notre temps en longues discussions sur notre défaite et la durée probable de notre captivité. Quelques

soldats allemands se promènent parmi nous, fusil à la bretelle et grenades dans les bottes. Sur les tribunes et aux coins du stade on a installé des mitrailleuses qui nous regardent de leur petit œil rond. Je ne sais pourquoi, mais je pense par moments :

« Toréador, prends garde... un œil noir te regarde. » J'avouerais que je préférerais — et de beaucoup — celui de Carmen.

A grands renforts de gestes et de baragouin, un soldat allemand recrute des « volontaires » parmi les prisonniers. Je ne comprends pas bien ce qu'il dit, mais un mot me frappe que, par hasard, je connais : « Arbeit » ; cela me suffit et je m'éloigne après avoir prévenu mes camarades. J'ai eu là une excellente idée car il s'agit de creuser des trous pour enfouir les excréments que les prisonniers déposent un peu partout : il faut dire que les W.-C. du stade sont déjà occupés par des camarades qui y ont trouvé un abri.

Sur le soir, la pluie recommence de plus belle et nous nous installons sous notre tente, abri bien précaire puisqu'au bout de dix minutes il est complètement traversé et nous sommes trempés jusqu'aux os. Nous prenons assez philosophiquement notre parti de dormir dans ces conditions.

Le lendemain, réveil assez désagréable : le mur auquel nous étions appuyés était sans doute recouvert d'une couche d'urée déposée là par des générations de « sportifs-pisseurs » ; la pluie a dissous ces sels, peut-être grâce à la chaleur que dégagent nos corps et nous nous réveillons dans dix bons centimètres d'urine.

Écœurés, dégoûtés de ce terrain de football, nous réussissons à nous glisser dans une colonne qui part. Nous traversons Raon-l'Étape sous la pluie. Au départ, nous avons pris le soin de nous débarrasser des objets inutiles et encombrants. Gio a fait don d'un poste de T. S. F. portatif à une habitante de la localité, toute heureuse de ce cadeau inattendu. Pour ma part, je garde mon sac, une petite valise remplie de linge et d'objets de toilette, mon banjo et un petit sac contenant le tabac de tout notre petit groupe, une soixantaine de paquets.

J'évalue la colonne à plus de 3.000 prisonniers. Durant les premiers kilomètres, la cadence se maintient à peu près, mais par la suite beaucoup de camarades rétrogradent. La fatigue commence à se faire sentir ; nombreux sont ceux qui sont éprouvés par plusieurs jours de combats et de privations. La colonne, maintenant troupeau, se traîne et s'étire sur plusieurs kilomètres. Quelques coups de feu claquent à l'arrière et je n'ose penser aux pauvres types qui ne peuvent avancer. Tout

le monde marche en silence, tête basse et hancelé par les « los ! los ! » des sentinelles. Celles-ci sont d'ailleurs remplacées environ tous les dix kilomètres. Je partage une boîte de « singe » avec Charlot, un Nancéen, qui remplissait chez nous les fonctions de chauffeur de la voiture-radio. Les camarades ne mangent pas ; ils n'ont pas faim ; notre situation leur coupe l'appétit.

Nous passons à Badonvillers où les habitants nous apportent de l'eau et du pain. Cela met la perturbation dans la colonne. J'ai vu des femmes culbutées par des prisonniers qui se battaient pour obtenir un morceau à manger ; j'ai vu aussi des sentinelles renverser d'un coup de botte des récipients remplis d'eau, liquide pourtant précieux pour nous.

La fatigue est extrême. Dans la traversée d'un village, un homme s'écroule près de moi, les bras en croix ; d'autres abandonnent leurs bagages ; la route est jalonnée d'objets que l'on ne peut plus porter. Tout cela, pourtant lamentable déjà, est rendu encore plus lugubre par les hurlements gutturaux des sentinelles qui s'amuse à tirer des rafales de mitrailleuses au-dessus de nos têtes. L'énerverment, l'exaspération me gagnent : je ris, je plaisante, je me moque de nos gardiens, ce qui me vaut des admonestations véhémentes de mes camarades. Mais c'est plus fort que moi. A un certain moment, nous passons devant une batterie allemande de 77 complètement anéantie. Sous une bâche nous apercevons les bottes des artilleurs tués ; j'éclate de rire en montrant le tableau à Gio qui rit aussi sous le regard fulgurant de nos « anges gardiens ». Nouvelle semonce des camarades qui craignent sans doute des sanctions.

Et la marche continue, calvaire pour la plupart. Lorsque le chef des sentinelles n'est pas trop mauvais, il nous est accordé une pause de dix minutes. Alors, tous, nous nous couchons dans l'herbe mouillée ou même tout simplement sur le bitume de la route. Sur un ordre, la colonne repart, plus lasse que jamais. Des cadavres de chevaux, ventre ouvert, mêlent leur horrible odeur à celle, plus pénible encore, de quelques cadavres humains oubliés sur le bord de la route. De place en place, un petit monticule de terre surmonté d'un casque allemand ou français montre une nouvelle fois ce que la guerre a de terrible.

Gio, Charlot et moi sommes obligés de soutenir Roger Métais qui ne peut plus faire un pas et qui roule des idées de plus en plus sombres.

(A suivre.)

de nos soirées, longues..., longues..., à cause des attaques fulgurantes de ces éternelles punaises qui avaient survécu à trois désinfections mais que — peut-être — le bombardement américain de 1944 anéantit avec les baraquements.

X..., de Belfort (nom oublié); tenace dans la conversation mais capable de faire amende honorable lorsqu'il s'était « fourvoyé », dans la chaleur de ses démonstrations; patriote 100 % et ex-caïd du « macadam »; invisible au boulot; devenu, à la fin, concierge de la chambrée.

Nos trois amis belges (la Belgique, nous vous saluons); ex-mécanos, brevetés pour la fabrication de nos « gazo-cuisinières », garanties sans fumée et économiques (consommation: deux planches de lit au kilo de haricots); nous procurèrent beaucoup de tabac et encore plus de gaieté; firent preuve de la plus franche camaraderie lorsque le commandant du camp parla de les tirer de la promiscuité française. L'amitié? Là, ce n'était pas un vain mot.

HUBERT H., l'abbé du camp; très populaire, libéral à tous points de vue; moral épatant sous les bombardements. Nos pensées vont souvent vers vous, l'abbé, et je suis sûr que dans votre ministère vous n'oubliez pas vos camarades de misère.

CLAVÉRIE qui faisait de l'archéologie en dilettante et de l'industrie par profession; montrait une érudition que j'enviais; pensait plutôt à la nourriture de l'esprit qu'à celle du corps, ce dont son camarade de popote se plaignait, ce qui étonnait sa bonhomie toute flegmatique; malgré qu'il fût toujours volontaire il fallait voir la figure de désolation du « Herr Direktor » de la « Zucker Fabrik » devant le travail de notre ami. « Le Chevalier à la Triste Figure », aurait fini par démissionner... si un bombardement n'avait arrêté l'essor de son usine). Claverie, merci pour les bonnes conférences de Stettin; j'ai compris, grâce à toi, bien des choses et mieux senti ce que c'était que l'art. Tu dois apporter ta contribution à notre Amicale et à son journal: je te connais, tu peux beaucoup.

Y..., boucher à Toulouse; une bonté allant jusqu'à la faiblesse; n'avait pas son pareil pour « cravaier » les saucissons et les « camoufler » dans son cachecol; avait beaucoup étudié la fabrication charcutière en Allemagne et principalement les « coupures », sa marotte.

CAPPELIEZ Victor, Nordiste calme et froid, je dirai même résigné, d'une douceur féminine; une âme de poète faisait chanter sa mandoline; encore un « crack » du « macadam »; égayait nos soirées, inlassablement et inlassablement aussi se rendait deux fois par semaine, le bras gauche bandé, faire renouveler à l'infirmerie son exemption de service; ne jugeait pas vexant que le Grand Reich se bâtit sans lui. Nous avions déjà le concierge inamovible: en toi, Cappeliez, nous trouvions le veilleur, le fumiste, le maître-coq de la chambrée.

Je ne puis pas omettre mon cher LISET, maçon à Rouen, qui, gentiment, venait m'apporter mon casse-croûte par la fenêtre alors que nous étions consignés en chambre pour une scarlatine imaginaire, reconnue pourtant par le docteur allemand et dont Claverie était l'heureux bénéficiaire (nous l'encourageons beaucoup à tenir et le dopions à cet effet).

J'en oublie d'autres; qu'ils m'excusent. Que tous sachent que mes pensées vont souvent vers notre belle communauté de là-bas et que mon plus cher désir est de voir s'affermir ou se ressouder les liens d'amitié, de fraternité et d'entraide qui nous unissaient. C'est fini: mon rêve a duré trois heures; j'ai « croqué » en style primesautier le côté drôle de chacun; je n'ai voulu rappeler que les notes gaies dont j'ai pu me souvenir; je n'ai pas parlé de l'enrui, de la détresse morale, du fond d'amertume au-dessus duquel jaillissent nos éclats de rire; j'ai respecté les peines mais je les ai bien comprises pour les avoir éprouvées.

En me rappelant au bon souvenir de tous, j'envoie de tout cœur mon plus cordial salut.

Jules LAUVAUX.

rendre compte que l'esprit prisonnier s'estompe et va vers sa complète disparition.

Fernand DENIS, à Bellon-le-Tréard, par St-Germain-de-la-Coudre (Orne) envoie tous ses « meilleurs vœux et souhaits de bonne année à tous les anciens P. G. ».

Au nom de tous, merci.

Jules LAUVAUX, 1, rue du Ponceau, Boussois (Nord), « serait heureux de recevoir des nouvelles ou l'adresse de LISET Louis, à Rouen, et se rappelle à son bon et loyal souvenir ». Il envoie son « plus affectueux bonjour aux anciens de la « Fahrbereitschaft » et de « Freitag ».

Voilà qui est fait.

Quant à tes suggestions, mon cher LAUVAUX, nous ne demandons pas mieux que d'en tenir compte mais comment agir autrement que nous le faisons? Tu nous dis:

« le journal, d'abord presque trimestriel (et nous le déplorons) respire un peu trop la pauvreté par son faible nombre de pages. »

En vérité, nous aimerions faire un bulletin mensuel par exemple et beaucoup plus copieux. Mais où trouver les articles? Rares sont nos nouveaux collaborateurs, peu nombreux sont ceux qui travaillent régulièrement.

En ce qui concerne la teneur du journal, tu constates:

« Le fla-fla, les comptes rendus moraux, la technique des chiffres..., ce n'est pas cela qui rend une lecture de journal attrayante. »

Nous le reconnaissons bien volontiers et nous partageons absolument ton avis, mais, malheureusement, dans le numéro de janvier-février, il te faudra, si tu veux faire un repas complet, non seulement ingurgiter un indigeste rapport moral, mais encore gober quelques chiffres à l'aspect peu engageant. Nous devons mettre nos adhérents au courant de l'activité de l'association, leur dire ce que nous avons fait, comment nous avons géré les fonds qu'ils nous ont confiés: ne pouvant le faire de vive voix à l'Assemblée générale, où les provinciaux ne peuvent venir, nous sommes obligés d'utiliser le bulletin, tout rébarbatif que ça le rende.

LE SECRETAIRE.

DANS LE COURRIER

Notre camarade, l'abbé GILON Bernard, nous communique:

« Je désirerais savoir s'il est possible de trouver à l'Amicale, ou dans une famille d'ancien prisonnier de préférence, une petite fille de cinq à huit ans qui aurait besoin de l'air et de la vie à la campagne. »

« Une dame m'a demandé de lui trouver un enfant de cet âge-là. Cette dame, dont je réponds à tous points de vue question références, poursuit deux buts: d'une part, remédier un peu à sa solitude du fait qu'elle a perdu son mari (45 ans) il y a quelques mois et avoir un enfant à qui donner son affection...; d'autre part, se faire un peu d'argent chaque mois car son mari, employé à la S. N. C. F., n'avait pas encore droit à la retraite et ne lui a rien laissé... »

Nous espérons, mon cher GILON, que parmi nos adhérents, il se trouvera un camarade qui sera heureux de confier son enfant à la dame dont vous parlez ou qui connaîtra quelqu'un susceptible de lui donner la sienne. Nous sommes assurés que la fillette aura une seconde maman.

Notre ami R. PICHOT, de Clermont-Ferrand, nous fait part d'une bien triste nouvelle; il s'agit du décès par accident de notre camarade OMALY Louis.

« OmalY Louis, sous-chef de gare à Clermont-Ferrand, vient de trouver la mort en service commandé. L'autorail dans lequel il avait pris place a été tamponné par un train de marchandises. Son corps a été retrouvé à moitié carbonisé; il n'a pu être identifié que grâce au bridge qu'il avait à la mâchoire et à sa chevelure. Il laisse une veuve et un enfant de neuf ans. »

Nous te remercions infiniment, mon cher PICHOT, de ce renseignement. Nous adressons à Mme OMALY et à son enfant, nos condoléances les plus sincères et nous les assurons que l'Amicale du II C prend la plus grande part de leur immense douleur.

PICHOT continue en nous déclarant:

« J'adresse à *Entre Camarades*, au bureau et à tous les anciens de Greifswald, mes vœux les meilleurs pour 48 et souhaite longue vie à notre journal qui nous permet de suivre de loin nos camarades des mauvais comme des bons jours. »

Merci beaucoup, PICHOT, de tes bons vœux. Au nom du bureau et de tous les anciens du II C, je t'adresse les souhaits les plus sincères et les plus cordiaux. Quant au bulletin, il se porte bien

pour le moment et nous espérons que tes vœux seront exaucés.

Après nous avoir donné une liste d'adresses, Robert FORGEOIS, 7, rue des Parclairs, Le Perreux (Seine), nous dit:

« Je lis toujours *Entre Camarades* avec intérêt et regrette qu'il ne soit pas mensuel. »

Nous aussi, FORGEOIS, nous le regrettons, mais nous ne cessons de réclamer des collaborations et, malheureusement, elles sont toujours assez peu nombreuses. Pourquoi d'ailleurs ne suivrais-tu pas toi-même l'exemple de certains de nos camarades, MICHAUD et VALRIVIERE par exemple? Pourquoi ne ferais-tu pas une analyse des livres dont tu parles plus loin dans ta lettre?

« Les Grandes Vacances traitent de la captivité en général, plutôt dans l'abstrait; au contraire, pour le prisonnier qui a vécu la vie des commandos agricoles, dans *Chez eux*, dans *Yutta*, chacun peut retrouver des scènes vécues personnellement, avec des variantes évidemment, des scènes souvent pénibles mais aussi parfois des scènes cocasses, telles que nous en avons tous plus ou moins vécu. »

D'une longue et intéressante lettre de Jacques VALRIVIERE, à Coutras (Gironde), nous extrayons le passage suivant:

« J'ai lu plusieurs livres de prisonniers. Ils sont décevants. C'est toujours le culte du « Moi » poussé à l'extrême et malheureusement aussi l'éternelle querelle de ceux des camps et ceux des commandés, de ceux qui étaient planqués et ceux qui ne l'étaient pas, des malades et des moins malades, des combinards et des pauvres bougres, etc.; il y aurait presque un nouveau livre à écrire... Jalousie, haine, dépit, rancœur, insinuations perfides, on y trouve de tout sauf ce qui devrait être le véritable esprit prisonnier — souvenirs d'amitiés sincères nées dans les bons et mauvais moments communs et qui sont loin de trouver aujourd'hui leur continuation naturelle. Vous en savez quelque chose. »

En effet, on ne trouve guère dans les écrits d'ex-prisonniers de preuves de dévouements désintéressés, d'exemples de bonne camaraderie; cela fait sans doute trop « Bibliothèque rose »; on se complait davantage dans les récits ténébreux où il y a toujours un traître, un « méchant »; les vilénies sont étalées au grand jour alors que les bonnes actions sont cachées — oubliées peut-être. Nous sommes bien placés, certainement, pour nous

Carnet du Mois

MARIAGES

Le samedi 20 décembre 1947, en l'église de la Madeleine, notre ami Michel PAUREAU épousait Mlle Rina BELAIEFF.

Aux nouveaux époux, l'Amicale est heureuse de présenter ses meilleurs vœux de bonheur et de prospérité.

Le lundi 22 décembre, en l'église de St-Etienne-du-Bois (Ain), notre camarade Auguste RIVOLIER, à St-Etienne (Loire), se mariait avec Mlle Raymonde LAFFAY.

Nous sommes heureux d'adresser aux nouveaux époux nos meilleurs vœux de bonheur ainsi que nos félicitations chaleureuses.

Georges PILLA, 18, rue de Ménilmontant, Paris (20^e), s'est laissé enchaîner. Il a convolé en justes noces le 20 décembre.

Gageons que le charme et la gentillesse de Mme PILLA le retiendront plus sûrement que les barbelés et les gardiens allemands.

Nos félicitations et nos meilleurs vœux.

RECHERCHES

Notre camarade BALLAND Albert, actuellement en traitement à Berck, demande si quelqu'un pourrait lui procurer l'adresse de DURAND Charles, ex-infirmier du II C. D'avance, merci.

GOURLET Jean, 33, rue de l'Amiral-Courbet, Cherbourg (Manche), désirerait se mettre en rapport avec deux camarades du kommando IX 279; si c'était possible avec l'homme de confiance de ce kommando dont il ne se rappelle plus le nom exactement (peut-être WATTEZ ou de WATTEZ Marcel et habitant le Nord).

Nous serions heureux que l'on puisse lui donner satisfaction.

Robert FORGEOIS, 7, rue des Parclairs, Le Perreux (Seine), serait heureux de savoir s'il n'y aurait pas dans l'Amicale un camarade du Kontrolstelle I de Gartz-sur-Oder.

Qu'il se fasse connaître, nous lui en serons reconnaissants.

BULLETIN D'ADHÉSION

à l'intention des futurs adhérents

Adressez ce bulletin et votre cotisation
à l'AMICALE DU STALAG II C, 68, Chaussée d'Antin, Paris (9^e)

AMICALE DU STALAG II C.

68, Chaussée d'Antin, Paris (9^e)

BULLETIN D'ADHÉSION

Nom et prénoms :

Adresse :

Profession :

Matricule : Dernier Kdo :

Date de rapatriement :

Montant de la cotisation :

Date et signature :

Écrire en caractères d'imprimerie.

Amis

qui ne savez quel est le montant
de votre cotisation et qui ne savez
où l'adresser !!!

Apprenez que pour 1948 la cotisation
minimum est de 150 francs,

mais un peu plus
sera toujours agréablement accueilli.

UNE SEULE ADRESSE :

AMICALE DU STALAG II C

68, rue de la Chaussée-d'Antin

Compte courant postal 5003.69

Si vous rencontrez un ancien camarade
du II C qui ne soupçonne pas l'existence
de notre Amicale, donnez-lui notre
adresse ou faites-nous connaître la sienne
nous lui enverrons un spécimen de notre
journal et une fiche d'adhésion.

AVIS

N'oubliez pas votre cotisation pour
1948. Il vous suffit de nous envoyer un
mandat-chèque postal au numéro du
compte 5003-69 Paris.

Nous vous ferons parvenir en retour
le timbre de 1948 que vous collerez sur
votre carte.

Envoyez ce que vous pouvez : beau-
coup de vos camarades comptent sur
votre générosité.

Merci.

PETITES ANNONCES

De la part de Bernard DUBOIS
5, rue Corneille, Montluçon (Allier).

Achats : Je suis détaillant en chaussures
et gérant d'un magasin de chaussures en
gros. Je cherche fabricants ou représen-
tants ayant bonnes maisons. Me faire des
offres et envoyer échantillons, avec tarifs.

Ventes : Je suis à la disposition de tous
les camarades détaillants en chaussures qui
veulent entrer en relations d'affaires avec
ma maison de gros.

Les camarades non détaillants qui dési-
rent des chaussures pourront me consulter
utilement pour eux et leur famille. Expédi-
tion par poste.

Parisiens qui avez besoin de chaussures,
de canadiennes, etc.

Adressez-vous à notre camarade TRICOT,

Maison BIGOT

186, avenue Jean-Jaurès, Paris (19^e)
(Métro Porte de Pantin).

S'il vous faut un imperméable, notre
camarade

CORNU

63, boulevard Sébastopol, Paris (4^e),
se fera un plaisir de vous le fournir.

Représentant fonderie d'aluminium
(moulages tous modèles au sable, petites
coquilles) recherche clients.

S'adresser à AERNOUDT Gaston, 59,
rue Orfila, Paris (20^e).

Sur vos bulletins d'adhésion, donnez-
nous votre adresse exacte. Des journaux
nous reviennent faute de précisions,
signalez-nous les rectifications néces-
saires.

Quand vous écrivez à l'Amicale, n'ou-
bliez pas de joindre un timbre à vos
lettres pour la réponse.

CHARCUTIERS! Je serais fabricant de saucissons
cuits pour Paris et Banlieue

Prix intéressants

Pour tous renseignements, s'adresser à

M. JOMAT

Boucher-charcutier

NIBELLE

(Loiret)

Camarades, qui désirez
du Champagne de 1^{re} qualité

Demandez le CHAMPAGNE

Jean LEGRAS

2, rue de l'Allée

CHOUILLY, par ÉPERNAY (Marne)

Livraison à domicile

HOTEL DE FRANCE

MONT-LOUIS (P.-O.) 1600 m. d'altitude

J. ESCARO

Propriétaire

Garage - Chauffage Central - Dernier Confort

Téléphone : 20

J. DAMPFHOFFER,

Tailleur

71, rue Royale. VERSAILLES (S.&O.)

TIMBRE : Achat, Vente, Échange

P. BOULAIS

7, rue Vidal-de-la-Blache. PARIS (20^e)

GOREAULT Gaston

Tailleur

8, rue des Goncourt, 8, PARIS (11^e)

BEAUFORT Julien

TRANSPORTS

Janville

(Eure-et-Loir)

Camarades qui voyagez, n'allez pas
en Touraine sans passer chez

SURGE

(ex-Tischler du Camp)

CAFÉ - BAR - TABAC

145, rue Felvotte TOURS (Indre-et-Loire)

Vous l'avez belle...

SI VOUS VISITEZ NANCY

Téléphonez à GOREL

VOUS AUREZ UN TAXI

Tél. 45-45 et 64-14

Si ce journal te plaît c'est que tu n'as
pas oublié les copains et ton devoir est
de le faire connaître à ceux de nos cama-
rades qui n'ont pas encore adhéré à notre
Amicale.

Comité de Rédaction : Boris MICHAUD,
Raymond SEGUIN, Roger GAUBERT.

Le Gérant : Roger GAUBERT.

I. P. B. (R. Seguin, Impr.), 10, Faub. Montmartre, Paris.